

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 37

Artikel: Une drôle d'envie
Autor: Pisan, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183363>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rochers, et au-dessus du précipice est un banc jouissant d'un beau point de vue; derrière ce banc, un chemin, se dirigeant à l'occident, va en couper un autre et former ainsi un carrefour. Dans chacun des angles de ce carrefour se trouvait jadis un chêne, lançant une branche basse vers le centre; les quatre branches s'étaient soudées les unes avec les autres et formaient un dôme. On les appelait : *chênes des amis*. L'ancien Sauvabelin avait des montées et des descentes, des ornières, des flaques d'eau. Des centaines de troncs de sapins placés en travers du chemin, les uns à côté des autres, servaient à rendre praticables les endroits les plus mauvais. La forêt avait d'épais fourrés, des branches basses; elle était plus sauvage, plus sombre, plus majestueuse; elle avait des fraises, des framboises, des myrtilles, des murons, du genièvre, du faîne, des bois secs abattus par le vent. La vieille forêt avait toute une richesse à offrir aux pauvres; on entendait avec plaisir, à la tombée du jour, les voix des enfants s'appelant et se répondant d'un coin à l'autre.

Aujourd'hui tout est nivelé, sablé, les équipages incommodent le promeneur pédestre. Le claquement des fouets a remplacé le chant joyeux :

Entends-tu la trompette
Retentir dans le bois,
Et l'écho qui répète,
C'est le chasseur vaudois.

Adieu sentiers où l'on voyait l'écurieul sauter de branche en branche, la belette trotter, le renard s'enfuir, la fouine s'agiter ou le grand-duc faisant entendre sa voix. Adieu forêt mystérieuse, pleine de souvenirs.

J. Z.

Lo thorax.

Po ein reveni à cé thorax, que nion ne vâo bin adrâi savâi cein que l'est, yé démandâ à mon nêvâo, que sâ l'allemand, mâ n'ein sâ rein âo sù non pllie. N'ein vouâiti dein son lâivro dè mots, que l'ai dit lo dikchenéro, et n'ein trovâ :

THORAX, capacité de la poitrine.

Capacité de la poitrine! Quiète que cein vâo bin derè? Binsu que cein vâo être lo pétro (1), mâ que cein a-te à férè su lo militéro?

Après avâi ruminâ on bocon, n'ein revouâiti dein lo lâivro et n'ein vu à la reintse devant:

THORA-CHIQUE, qui a rapport à la poitrine.

Ah, ha! stu iadzo, vâique l'afférè! Lo thorax, l'est lo bâirè que lo pétro dâi conteni po avâi onna chiqua.

Eh bin! l'ont bin fé d'avâi cein einveintâ, kâ quand l'est qu'on est su lo militéro, on ne fâ què dè golliassi; on retrâovè sè camerâdo et on ne pâo pas sè revairè, ni sè quittâ sein croquâ, kâ :

Les bons Vaudois sont pas si fous,
De se quitter sans boire un coup.

et ma fâi s'on s'ein cheint tot de suite cein n'est pas tant galé et font bin dè ne preindre po sordat què elliâo que sont solidô âo pousto.

Vo sédè que lè tenoliers pâovont savâi la conte-

(1) L'estomac.

gnance d'on bosset sein l'eimplliâ, ne font què dè mesourâ lo riond dâi dzerdzi et détchiffrâ on pou et l'est bon. Eh bin, font dinsè po lè recruès que dus-sont passâ à l'écula; l'ai a on tenolier fédérau que lè dzaudzè et se lo pétro ne pâo pas conteni tant: bon po l'impou!

Ora, diéro faut-te poâi bairè?

Cein dépeind dâi compagni. Ne sé pas bin adrâi cein qu'ein est. Lè carabiniers, à cein qu'on m'a de, dussont supportâ cinq pots; kâ quand sont quie branquâ contré la ciba, ne s'agit pas dè brelantsi, sein quiè on lè foitèrâi ti lè coups. Ye faut destra pou po bêdâ; n'ia qu'à lè z'ourè pè l'ostand; dussont dza savâi iô l'ont pequâ devant que lo dzingârè aussè marquâ: — l'est âo boo dè gautsè. — Ye moo lo faux contré lè quatr'hâores. — Vâique z'ein ion que ne dâi pas être tant crouïo. — T'einlevai-te pas, l'a fouma à 20 pas devant. — Eh! tegnè bin, dâi l'ai être. — Faut lâtsi dézo à drâite et preindrè lo guidon ein pllien. — L'est vâa, yé grulâ. — Et dinsè tot dâo long que tiront. Vo vâide que n'est pas quiesction de trabetsi perquie et que lâo faut on bon thorax.

Po lè chasseu à tsèvau l'ein faut on bon assebin, sein quiet fariont vergogne à lâo monturès que ne sariont pas adé lè pllie bêtés.

Ai caloniers on lo mèsourè ein long, kâ vo sédè que dusson être dâi grands lulus.

C'est pè rappoo âo thorax que l'ont refondu lè z'autro militéro, kâ ora n'ia pemîn dè grenadiers, dè vortigeu, dè chasseu dè drâite et dè gautse, dè centre, dè mouscatéro, dè pioupiou, dè pousse-caillou, dè gros dzénâo, tot cein a étâ reimpatâ po férè lè fusiliers qu'on lâo desâi lè z'autro iadzo lè cacariniers po cein que n'aviont min d'épolettès. Lâo faut assebin on bon thorax, pisque l'ont refusâ lo valet à Daniotet; l'est bin veré que l'est on pou gringalet, mâ ye bâi coumeint on perte; paraît que l'est minço dè dâovès et que son pétro paraît petit.

Ora restè lè piquettès, que n'ont pas fauta d'avâi on thorax, po cein que ne font què portâ dâi z'oodrâs et que n'ont pas fauta dè bâirè.

Eh bin! on a tant criâ après cé thorax. On a z'u too; kâ vo vâidè bin que clliâo que l'ont trâo petit, bisquont què dâi tonnerre.

C. C. D.

UNE DROLE D'ENVIE

— Maman!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Crois-tu qu'il osera m'appeler encore « petite mâtine? » Celle à qui s'adressaient ces paroles ne répondit pas; elle sourit; — ce qui indique que l'allusion avait été suffisamment comprise.

Celle qui venait de parler était assise devant un guéridon, occupée pour le moment à décalquer un dessin de broderie; — ce qui donne lieu de croire que ce travail ne l'empêchait pas de vaquer, dans son for intérieur, à ses réflexions personnelles.

Quant à l'incident, il était justifié par une lettre reçue le matin même et annonçant le retour d'un jeune élève en diplomatie dont nous parlerons tout à l'heure.

Au reste, ce sourire n'était pas seulement celui d'une mère s'applaudissant du fond du cœur, et à bon droit, de « son plus bel ouvrage », mais encore d'une femme sachant reconnaître une aimable plaisanterie.

Au bout d'un instant, la même voix reprit :

— C'est égal, il est probable au moins qu'il me trouvera changée !...

— Occupe-toi donc un peu plus de ton dessin... lui répliqua-t-on cette fois par une admonestation douce.

— Oh ! mon dessin... mon dessin...

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon « dessein », c'est seulement de lui montrer que je ne suis plus comme autrefois une petite fille. Dans ce temps-là, il m'a assez souvent taquinée.

— Ah ! ça, fais-moi donc le plaisir de me dire un peu ce qui te prend.... Sais-tu qu'il est heureux qu'il n'y ait que moi ici pour t'entendre...

Sur ce, la jeune fille se leva, et allant se pencher vers sa mère, elle lui dit :

— Embrasse-moi... Tu ne veux donc pas me permettre de rire ?...

— Folle !... lui fut-il répondue.

Issue d'une famille riche, Mme Dupasseur avait épousé un homme riche, mais lancé dans les affaires; conséquemment habitué à passer ses journées à la Bourse, ses soirées au cercle, ses journées d'extra aux courses ou ailleurs.

On a beaucoup disserté sur les effets et les causes à propos des destinées du mariage. Sur ce chapitre, les moralistes sont loin d'avoir tout dit; ils ont encore de la marge. Pour une femme, une situation tout d'abord ainsi faite n'est donc pas sans quelque délaissement. Cependant si, par nature, elle ne se sent pas entraînée vers les plaisirs mondains, et qu'elle ait des enfants, et qu'elle soit bonne mère, — j'en-tends mère avec intelligence et avec amour, — il lui reste encore des chances de s'en tirer, sans trop d'ennui, de ses moments de solitude.

En cinq années de cette union, Mme Dupasseur avait eu une fille, puis deux garçons, qu'elle avait nourris elle-même, bercés, aimés, choyés jusqu'à l'adoration. Plus tard, les garçons avaient été mis en pension. Mais elle avait toujours gardé près d'elle sa fille. C'avait été depuis lors une grande distraction à domicile que cette fillette volontaire, tapageuse, assez peu obéissante, mais dont les légers défauts, favorisés peut-être par un excès de laisser-faire, avaient fini avec la raison et le temps par se corriger d'eux-mêmes, par faire, pour ainsi dire, peau neuve, et se convertir en traits de caractère d'autant moins dépourvus de charme qu'ils ne manquaient pas d'originalité.

C'était antérieurement à cette aimable métamorphose que le voyageur, dont nous venons d'annoncer le retour, avait connu « l'enfant. »

Mme Dupasseur, dans ce temps-là, allait passer chaque saison d'été en saine villégiature à la campagne, chez son père, avec sa petite famille. Un jeune cousin, d'une autre branche, y venait aussi alors assidûment.

Entre une intelligente gamine de huit ans et un jeune homme de dix-neuf, il n'y a déjà plus égalité de camaraderie. Mais il peut très bien y avoir malice d'une part et patience souvent éprouvée de l'autre. C'était ce qui avait lieu le plus ordinairement. Et c'était dans ces moments-là que, poussé à bout par quelque irrévérence un peu forte, celui-ci avait pris l'habitude de cette locution colorée : « Oh ! la petite matine ! » — cri du cœur, qui faisait lever la tête à la grand-mère, sourire la mère, et repaître invariablement derrière la porte la mine en tapinois de l'espionnage, laquelle, après s'être d'abord sauvée, revenait ainsi jouir de son succès.

On comprendra maintenant que cet autre mot rétrospectif : « Il m'a assez souvent taquinée !... » fut à cette occasion une inspiration toute simple de logique féminine.

Sur ces entrefaites, le jeune cousin en question, depuis plusieurs années attaché en qualité d'aspirant au ministère des affaires étrangères, avait obtenu un emploi dans un de nos postes diplomatiques d'outre-mer. — Et c'était ainsi qu'il

avait passé huit années loin de son pays et de sa famille.

Puis un beau jour il était revenu. — Et c'était ainsi encore qu'après ces huit ans d'absence, un retour inattendu avait eu lieu, et qu'on s'était revus.

Se revoir!... circonstance toujours hasardeuse dans les errements de la vie!

Encore ces sortes d'impressions sont-elles le partage de ceux qui ont vécu ; de ceux qui regardent en arrière, parce que depuis qu'ils sont de ce monde, ils ont déjà fait un bon ruban de chemin et qu'ils approchent du but.

Mais quand on est jeune, quand on a devant soi le plein soleil de l'avenir, on a autre chose à faire qu'à regarder dans le passé.

Et puis, en résumé, de quoi se souviendrait-on — franchement !

D'une bambine qui était maligne comme un singe, et dont les taquineries mettaient souvent mal à l'aise un apprenti qui n'était pas non plus très ferré sur l'aplomb. Outre ça, noiraude, avec une figure allongée et une chevelure à la diable, encore rebelle à toute symétrie, comme les faits et gestes de celle dont elle était le plus bel ornement. Maigre, d'ailleurs, comme on l'est ordinairement à cet âge, la nature ne prenant soin de capitonner son œuvre que lorsqu'elle a terminé son ouvrage. (*La fin au prochain numéro.*)

On lit dans le *Manuel historique de Lausanne et du Canton de Vaud*, publié en 1824, par l'architecte Recordon, cette remarque sur le temple de Saint-François :

« Cet édifice n'est point isolé, ce qui le fait paraître bien moins imposant ; du côté de la place, deux petits bâtiments, beaucoup plus modernes, et dont l'un lui sert de douane, lui sont adossés ; mais ce qui nuit surtout à son effet, c'est une ancienne porte de ville appuyée à l'extérieur de son rond point ; cette porte aurait été abattue depuis longtemps si l'on n'avait pas craint de nuire à la solidité de l'église, qui d'ailleurs présente des lézardes menaçantes et de nombreuses marques de vétusté. »

Il est assez bizarre que l'autorité locale ait ignoré si longtemps l'état du vieux temple de St-François ; car ce n'est que tout récemment, croyons-nous, qu'elle s'est aperçue qu'il y avait des fissures et qu'elle a fait apposer des sceaux pour pouvoir constater les mouvements.

Ayant assisté pendant quelques instants à une leçon d'histoire donnée dans une école de notre ville, nous avons eu l'occasion de noter ce petit dialogue :

Le maître. — Veux-tu me dire, mon ami, ce que c'est qu'une olympiade ?

L'élève embarrassé baisse la tête et reste muet. A ce moment un de ses voisins lui souffle à voix basse : « c'est un espace de quatre ans. »

L'autre qui avait mal entendu relève fièrement la tête et s'écrie :

— Monsieur, c'est une espèce de quadran !

Nous avons reçu une communication sur la tenue des registres de l'état-civil, que nous publierons dans notre prochain numéro.

L. MONNET.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY